

## La Bible dévoilée ?

Paru en français l'année dernière, un an à peine après l'original anglais, un livre au titre provocateur : *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*<sup>1</sup>, révèle au public des débats engagés depuis une vingtaine d'années<sup>2</sup>. On notera la parution presque simultanée de la traduction allemande avec titre et sous titre plus agressifs : *Keine Posaune vor Jericho. Die archäologische Wahrheit über die Bibel*<sup>3</sup>, « Pas de trompettes devant Jéricho. La vérité archéologique sur la Bible ».

### 1. La thèse

Même par rapport au titre le plus radical, le contenu n'est pas en reste. En reprenant dans l'ordre les principales étapes de l'histoire biblique, les auteurs s'emploient à démontrer que depuis les patriarches jusqu'à l'époque de David et Salomon comprise, l'histoire biblique n'a guère de rapport avec la réalité historique telle que l'archéologie permettrait maintenant de la reconstituer.

*Les patriarches.* On ne trouve pas trace de leur passage dans l'histoire, ce n'est guère surprenant pour une famille de nomades, mais les diverses hypothèses avancées pour situer les récits dans l'histoire du Proche-Orient ancien :

- au Bronze moyen I (fin du III<sup>e</sup> millénaire, début du II<sup>e</sup>, jusque vers l'époque de Hamourapi),
- au Bronze moyen II (XVIII<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> siècles),

<sup>1</sup> Israël FINKELSTEIN et Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Bayard, 2002, 432 p. En anglais : *The Bible Unearthed. Archaeology's New Vision of Ancient Israel and its Sacred Texts*, New York, The Free Press, 2001.

<sup>2</sup> Déjà signalé aux lecteurs de « l'ancêtre » de *Théologie Évangélique*, cf. Luc OLEKHOVITCH, recension de *From the Ancient Sites of Israel in Fac Reflexion* 46-47, 1999, p. 65-66.

<sup>3</sup> Édité à Munich chez C.H. Beck.

- ou plus récemment au début de l'âge de Fer (XII<sup>e</sup> – XI<sup>e</sup> siècles, qui correspondent à la période des Judges), se sont révélées infructueuses. Conclusion, c'est au VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., à l'époque du roi Josias, que les récits, reposant en partie sur d'anciennes légendes, ont dû être mis en forme.

*L'exode.* L'histoire offre des exemples indubitables de migrations de Sémites en Égypte et d'expulsion de Sémites hors d'Égypte, notamment le phénomène des Hyksos, dominateurs étrangers présents dans le delta du Nil du XVIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ (on estime qu'ils ont dû être expulsés d'Égypte vers 1570). Mais on n'arrive pas à situer, dans l'histoire égyptienne, une époque qui pourrait concorder avec ce que rapporte le récit biblique. Si l'on cherche à situer l'exode au XIII<sup>e</sup> siècle, l'Égypte, sous le règne de Ramsès II était alors au faite de sa puissance, il paraît impossible qu'une population telle que celle décrite dans les récits bibliques ait pu échapper au contrôle des frontières, traverser le Sinaï et s'établir dans le pays de Canaan étroitement quadrillé par l'Égypte.

*La conquête de Canaan.* La fin du Bronze récent (XIII<sup>e</sup> siècle) marque bien l'effondrement d'un monde (économie, structures sociales, destruction des cités). La chute de ces cités-États correspondrait-elle à la conquête israélite ? Les fouilles entreprises sur plusieurs sites de Canaan au début du XX<sup>e</sup> siècle paraissent en apporter la confirmation :

- Albright à Tell Beit-Mirsim = Debir (1926-1932),
- une expédition britannique à Tell ed-Duweir = Lakish (1932-1938),
- Yigal Yadin à Hatsor (1956), ont révélé une destruction brutale de ces villes au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais l'absence de vestiges du Bronze récent à Jéricho et dans plusieurs autres villes mentionnées dans le récit biblique de la conquête, a considérablement affaibli l'hypothèse. Finkelstein voit plutôt dans cet effondrement du monde du Bronze récent la marque de ceux que l'on appelle « les peuples de la mer ».

*L'apparition des Israélites en Canaan.* Les explorations régionales de surface dans la région montagneuse centrale (Juda, Benjamin, Ephraïm et Manassé) ont permis de repérer l'implantation de nombreux sites nouveaux au Fer I (1200-1000). Le plan caractéristique de ces sites dont la forme ovale rappelle celui des campements de nomades, le mode de subsistance, partagé entre la culture et l'élevage de petit bétail, témoignent de l'origine nomade de cette population. Finkelstein penche cependant pour une origine plutôt interne de cette population émergente. Il pense pouvoir donner une explication économique à leur

apparition : l'effondrement de l'économie du Bronze récent, privant les nomades, vivant à la frange de Canaan, des ressources de l'agriculture dont ils bénéficiaient grâce à leurs échanges avec les sédentaires, les aurait contraint à produire eux-mêmes les céréales indispensables à leur subsistance et donc à se sédentariser : « La plupart des Israélites ne venaient pas de l'extérieur de Canaan ; ils étaient indigènes. Il n'y a pas eu d'exode de masse en provenance de l'Égypte. Le pays de Canaan n'a pas été conquis par la violence. La plupart de ceux qui ont constitué le premier noyau d'Israël étaient des gens du cru [...] Les premiers Israélites étaient – comble de l'ironie – d'origine cananéenne ! » (p. 143). La seule spécificité qu'il leur reconnaisse par rapport à leur entourage est qu'ils ne consommaient pas de porc (p. 144-145).

*David et Salomon.* On n'a pas trouvé trace à Jérusalem des grands ouvrages attribués par le récit biblique à Salomon (palais, temple, murailles). La région était, selon Finkelstein, peu peuplée : « Jérusalem n'était tout au plus qu'un village typique des hautes terres. » (p. 171). Contrairement à d'autres auteurs plus radicaux, Finkelstein se garde de contester l'existence historique de David et Salomon. Une stèle découverte en 1993 au nord d'Israël parle du roi « de la maison de David ». Mais Finkelstein considère que les récits bibliques ont considérablement amplifié et embelli le portrait de ces rois emblématiques pour servir la propagande du roi Josias au VII<sup>e</sup> siècle.

## **2. Les auteurs**

Qui sont les auteurs de cet ouvrage ? Israël Finkelstein est actuellement l'un des principaux archéologues israéliens. Professeur d'archéologie, directeur de l'institut d'archéologie de l'Université de Tel Aviv, il a dirigé plusieurs importantes campagnes archéologiques en Israël : explorations de surface du pays d'Ephraïm (1980-1987), fouilles de Silo (1981-1984), de Meguido (depuis 1992). Il est l'auteur d'un ouvrage fondamental sur l'installation des Israélites en Canaan : *The Archaeology of the Israelite Settlement*, Jérusalem, Israel Exploration Society, 1988. Il a dirigé la publication de nombreux rapports archéologiques : exploration de surface de la région de Benjamin (1993), fouilles de Silo (1993), exploration de surface du sud de la Samarie (1993), Neguev et Sinaï (1995), Meguido III 1992-1996 (2000). Ses compétences sont donc incontestables.

Le second co-auteur, Neil Asher Silberman, n'est pas archéologue de terrain. Il fait partie de l'équipe dirigeante d'un centre basé sur un site archéologique médiéval en Belgique. Il s'est signalé par la publication de plusieurs ouvrages ayant trait à l'archéologie en Israël, souvent en collaboration avec un autre auteur. On lui doit ainsi un ouvrage sur la vie de l'archéologue israélien Yigal Yadin et un autre sur l'archéologie d'Israël<sup>4</sup>. En 1982, il publiait seul un livre au titre évocateur : *Digging for God and Country*, New York, Alfred A. Knopf, 1982, où il relève l'influence des convictions religieuses et politiques sur l'archéologie. On peut raisonnablement supposer que dans l'équipe Finkelstein apporte les compétences archéologiques et Silberman, qui n'est pas sans compétence, vu ses précédentes publications, la verve journalistique d'un ouvrage destiné à un vaste public. La publication très rapide des traductions française et allemande, un an seulement après la parution de l'original en anglais, suggère une opération commerciale intéressante.

Mais c'est sur le fond que l'ouvrage doit être évalué. Le temps est-il venu aujourd'hui de faire un nouveau point sur les rapports entre la Bible et l'archéologie ? et cet ouvrage fait-il honnêtement le point sur la question ? Il y a cinquante ans paraissait *La Bible arrachée aux sables*, une synthèse grand public, traduction de l'ouvrage allemand de Werner Keller au titre plus évocateur, *Die Bibel hat doch recht* (la Bible avait donc raison)<sup>5</sup>. Cinquante ans plus tard il semble bien que ce soit la conclusion inverse qui nous est proposée : en fait la Bible avait tort. Un véritable cadeau empoisonné pour cette année de la Bible 2003 !

Les limites de cet article obligent à concentrer notre attention sur l'essentiel<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> A Prophet from Amongst you. *The Life of Yigael Yadin*, Reading, Mass., Addison-Wesley, 1993. Avec David A. SMALL, *The Archeology of Israel*, Sheffield, 1995.

<sup>5</sup> Werner KELLER, *La Bible arrachée aux sables*, trad. de l'allemand par M. MULLER-STRAUSS, Paris, Amiot-Dumont, 1956. « Tandis que je réunissais une documentation que je n'ai pas la prétention de considérer comme complète, j'ai pensé qu'il serait temps de communiquer les merveilleux résultats des recherches de nombreux savants de diverses disciplines aux lecteurs de la Bible comme à ses adversaires, aux croyants comme aux sceptiques. Devant la multiplicité des preuves que nous a fournies la science, je ne puis m'empêcher de penser à toutes les critiques et aux polémiques qui, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, cherchèrent à discréditer la Bible, et de me répéter encore et toujours : *La Bible a raison.* » p. 7-8 (préface de l'auteur).

<sup>6</sup> On attend avec intérêt la parution imminente d'un volume important de l'égyptologue Kenneth KITCHEN, *On the Reliability of the Old Testament*, Grand Rapids, Eerdmans, 2003, plus de 500 p. (à paraître en novembre).

### 3. Une porte à Meguido

Finkelstein, avec certains de ses collègues de Tel-Aviv, soutiennent pour la datation d'une porte de ville de Meguido une thèse qui reste aujourd'hui très minoritaire parmi les archéologues. La datation de cet édifice et des parties de murailles qui lui sont associées, se révèle cruciale pour l'archéologie de l'époque de David et Salomon. Deux autres portes du même type ont été découvertes à Hatsor et Guézer. Ces trois portes au plan caractéristique en triple tenaille, ont été attribuées par les autres archéologues – et sont encore attribuées par eux – à l'époque de Salomon. Dans l'ouvrage de Finkelstein, le débat sur la datation de ces vestiges est bien évoqué (p. 163-170, p. 385-389). L'archéologue israélien expose ses propres arguments pour la révision de la datation, elle implique une révision de la datation d'un certain type de céramique. À le lire on a l'impression que la cause est entendue. Si l'on consulte d'autres archéologues, l'impression est toute différente.

Selon William Dever, l'un des meilleurs archéologues du Proche-Orient ancien, responsable des fouilles de Guézer, la datation tardive n'est soutenue que par Finkelstein et certains de ses collègues de Tel-Aviv, elle est rejetée par tous les archéologues américains, par ceux de Jérusalem et par plusieurs archéologues de Tel-Aviv<sup>7</sup>. L'information est confirmée par Jacques Briend, professeur honoraire de l'Institut Catholique de Paris, directeur de publication d'une récente encyclopédie d'archéologie biblique<sup>8</sup> : « La communauté archéologique, dans son ensemble, rejette la chronologie proposée pour la céramique par I. Finkelstein. Une confrontation, sur ce point, a eu lieu et elle a permis une position collective que n'enregistre pas *La Bible dévoilée*. »<sup>9</sup>

La question est d'autant plus cruciale, qu'à la faveur de cette datation un siècle plus tard des vestiges attribués à Salomon, quelques biblistes radicaux, minoritaires, mais très remuants, en sont venus à dénier toute consistance historique à David et Salomon<sup>10</sup>. Il est vrai que même si on adopte la datation de Finkelstein, une conclusion aussi radicale ne s'impose pas. Finkelstein se démar-

---

<sup>7</sup> William G. DEVER, « Biblical and Syro-Palestinian Archaeology : A State-of-the-Art Assessment at the Turn of the Millennium », in *Currents in Research. Biblical Studies*, 8, 2000, p. 105.

<sup>8</sup> J. BRIEND, s. dir., *La Terre Sainte, cinquante ans d'archéologie*, Paris, Bayard, 2003, 2 vol., 2104 p.

<sup>9</sup> Revue de *La Bible dévoilée* in *Esprit et Vie*, 67, octobre 2002, p. 3-6.

<sup>10</sup> À Copenhague Niels Peter Lemche et Thomas L. Thompson, à Sheffield Philip R. Davies et en Écosse Keith W. Whitlam.

que de ceux que l'on appelle les « minimalistes » ou « révisionnistes »<sup>11</sup>. Mais l'ouvrage manque d'objectivité sur ce point.

La thèse opposée sur l'importance de David et Salomon est soutenue notamment dans l'ouvrage important de William Dever, *What did the Biblical Writers Know and When did they Know it ? What Archeology can tell us about the Reality of Ancient Israel*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001. L'ouvrage est essentiellement dirigé contre les minimalistes ; une bonne partie du quatrième chapitre (« Getting at the "History behind the History" ») est consacrée aux données archéologiques relatives à l'époque de la monarchie unifiée (p. 97-157)<sup>12</sup>.

#### 4. Une synthèse biaisée

L'ouvrage de Finkelstein et Silberman ne nous propose pas simplement, comme on pourrait le croire, un point objectif de la situation<sup>13</sup>. Il rassemble les principales données permettant de le faire, mais sa présentation est nettement orientée au profit d'une hypothèse rappelée à chaque étape de la démonstration : l'histoire biblique, pour l'essentiel, aurait été rédigée à l'époque du roi Josias (VII<sup>e</sup> siècle) et serait biaisée par le caractère idéologique de l'œuvre. Elle devait servir la propagande du roi Josias en faveur d'un royaume regroupant autour de Jérusalem, les restes du royaume du Nord disparu après la conquête assyrienne en 722.

Les auteurs s'emploient donc à relever dans les récits bibliques tout ce qui semble en discordance avec l'époque des événements racontés (patriarches, exode, conquête, royauté unie) et paraît mieux s'accorder avec le VII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>11</sup> Pour une critique de l'école de Copenhague, cf. Jens Bruun KOFOED, « Epistemology, Historiographical Method and the "Copenhagen School" » in sous dir., V. Philips LONG *et al.* *Windows into Old Testament History*, Grand Rapids, Eerdmans, 2002. Cf. aussi Iain PROVAN, « Ideologies, Literary and Critical : Reflections on Recent Writing on the History of Israel » *JBL*, 114, 1995, p. 585-606 et sa contribution à l'ouvrage collectif ci-dessus mentionné p. 161-197.

<sup>12</sup> Noter aussi son dernier ouvrage : *Who were the Early Israelites and where did they come from*, Grand Rapids, Eerdmans, 2003.

<sup>13</sup> Plusieurs autres ouvrages, parus récemment en français, cherchent une articulation entre Bible et histoire. On peut noter : Pierre BORDREUIL et Françoise BROQUEL-CHATONNET, *Le temps de la Bible*, Paris, Fayard, 2000 (disponible en collection de poche en 2003 chez Gallimard). Sous dir., Guy COUTURIER, *Les Patriarches et l'histoire*, Paris, Cerf, 1998. Jean POTIN, *La Bible rendue à l'histoire*, Paris, Bayard, 2000. Jean-Louis SKA, *Les énigmes du passé. Histoire et récit biblique*, Bruxelles, Lessius, 2001. Guy RACHET, *La Bible, mythe et réalités*, Monaco, éd. du Rocher, 2003. Certains d'entre eux sont présentés dans la chronique de Philippe ABADIE, « Chronique biblique. Récit biblique et historicité », *Lumière et vie*, 256, oct.-déc. 2002, p. 102-112. Tous ces auteurs n'accordent qu'une pertinence historique relative au récit biblique. Pour une appréciation plus résolument positive : Arthur GIBSON, *Text and Tablet : Near eastern Archaeology, The Old Testament and New Possibilities*, Aldershot, Ashgate, 2001, 292 p., Walter C. KAISER, *The Old Testament Documents : Are they Reliable or Relevant ?*, Downers Grove, IVP, 2001, 238 p. et les travaux sur le séjour d'Israël en Égypte et l'exode présentés par le professeur de la faculté de Trinity James K. HOFFMEIER, *Israel in Egypt. The Evidence for the Authenticity of the Exodus Tradition*, Oxford, Oxford University Press, 1996, 244 p.

C'est en effet une synthèse qui nous est proposée, synthèse orientée et partisane. Et l'on est en droit de renvoyer à Finkelstein et Silberman leurs critiques à l'égard des essais antérieurs qui, selon eux, dépendaient trop du texte biblique. Leur synthèse n'est-elle pas manifestement dépendante d'une hypothèse fort aléatoire ?

Le développement de l'archéologie, en général et dans le domaine proche-oriental en particulier, a permis d'augmenter le volume des données recueillies, d'assurer une analyse plus fine de ces données.

Cela a conduit les chercheurs, vers les années 70, à plaider pour l'autonomie de la recherche archéologique par rapport à l'étude de la Bible. On a reproché aux archéologues du XIX<sup>e</sup> et de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle d'avoir mené leur fouilles pour y trouver une confirmation des récits bibliques, ou du moins de les avoir gardés comme cadre de leurs investigations. Maintenant, dit-on, l'archéologie biblique est morte, c'est d'archéologie syro-palestinienne qu'il faut désormais parler<sup>14</sup>. L'archéologie de la région n'est plus délimitée ni dans le temps ni dans l'espace à l'époque biblique ou à la terre sainte. Jadis entreprise par des organismes religieux à partir de fonds réunis auprès des fidèles, il s'agit maintenant d'une entreprise laïque, gérée par les services publics des États qui en ont la charge<sup>15</sup>.

C'est au moment même où l'on s'accorde à reconnaître qu'il est possible et souhaitable de ménager une autonomie méthodologique des domaines, qu'on vient nous proposer une synthèse où l'interprétation des données archéologiques apparaît très dépendante d'une hypothèse relative à la rédaction des récits bibliques, et où la fiabilité du texte biblique est appréciée, ou plutôt dépréciée, de manière radicale au nom de l'archéologie, comme s'il s'agissait d'une science exacte et au discours univoque, comme si la recherche archéologique n'était pas marquée par le caractère lacunaire et aléatoire des données recueillies, par les marges d'erreur

---

<sup>14</sup>. « 'Biblical Archaeology' is long since dead : its obituary has been written ; and few mourn its passing », William G. DEVER, « Biblical and Syro-Palestinian Archaeology » in *Currents in Research. Biblical Studies* 8, 2000, p. 95.

<sup>15</sup>. Pour nuancer quelque peu les critiques actuelles envers les archéologues du passé qui auraient été obnubilés par le rapport de leurs fouilles avec le récit biblique on lira avec intérêt le témoignage de William Albright qui montre que ces critiques ne sont ni récentes ni toujours justifiées : « On dit fréquemment que la valeur scientifique de l'archéologie palestinienne a été sérieusement altérée par les préjugés religieux des chercheurs qui ont fait des fouilles en Terre sainte. Il est exact que quelques archéologues ont été attirés en Palestine par leur intérêt pour la Bible et que certains avaient été d'abord formés surtout à l'érudition biblique. L'auteur en a connu un grand nombre, mais à peine se rappelle-t-il un seul cas où leurs opinions religieuses aient sérieusement influencé leurs résultats. Quelques-uns de ces savants étaient des fervents de la critique radicale, d'autres, comme Ernst Sellin, étaient des critiques plus conservateurs ; d'autres encore des conservateurs rigoureux. Mais leurs conclusions archéologiques furent, presque sans exception, indépendantes de leurs opinions critiques. » *L'archéologie de la Palestine*, Paris, Cerf, 1955, p. 237-238.

et d'approximation touchant à l'interprétation de ces données : identification des sites, des agents possibles, problèmes de datation absolue et relative.

Comment peut se situer dans ce débat le croyant évangélique, attaché à la fiabilité de l'histoire biblique ? Lui qui redit volontiers avec le père dominicain Roland de Vaux – que Finkelstein soupçonne de partialité à cause de cette déclaration – : « Si la foi historique d'Israël ne se fonde pas sur l'Histoire, cette foi est erronée et, par conséquent, la nôtre l'est tout autant. » (Finkelstein p. 48)<sup>16</sup>.

## 5. Autonomie de la recherche

On ne se plaindra pas de l'*autonomie* revendiquée pour la recherche archéologique. Chacun sait que l'indépendance des témoins est un critère important pour juger de la fiabilité du témoignage. Croyant que la Bible dit vrai, nous avons tout à gagner qu'un témoignage indépendant soit porté sur les faits qu'elle rapporte. Laissons donc la recherche archéologique se poursuivre de manière indépendante, son témoignage n'en aura que plus de poids lorsque des confirmations évidentes apparaîtront, comme par exemple la mention de la « maison de David » sur la stèle de Dan découverte en 1993<sup>17</sup>.

Il n'est pas indifférent qu'à l'heure actuelle l'archéologue qui défende avec le plus de vigueur la réalité et l'importance du royaume uni à l'époque de David et Salomon, l'identité israélite des nouvelles implantations au Fer I dans le centre du pays, soit William Dever. Un homme qui se dit humaniste non théiste<sup>18</sup>, qui est loin de croire que la Bible dise toujours vrai, et qui défend les

---

<sup>16</sup>. Défaut regrettable de l'ouvrage, les auteurs n'indiquent jamais la référence exacte de leurs citations. En fin de volume (p. 403-422), une bibliographie détaillée pour chaque chapitre et chaque sujet abordé les ouvrages de référence. Ceci ne compense qu'en partie l'absence de références précises.

<sup>17</sup>. La découverte, divulguée il y a quelques mois, d'une stèle du IX<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ mentionnant les réparations effectuées au temple de Jérusalem par le roi Joas, invite à la prudence, comme pour tous les objets archéologiques parvenus par des voies détournées et n'ayant pas été découverts sur le site. Un débat oppose les épigraphistes, sûrs à près de 100% qu'il s'agit d'un faux, et les spécialistes des matériaux archéologiques, assez convaincus de l'ancienneté de la pierre et de l'époque à laquelle l'inscription aurait été gravée. Cf. par exemple Hershel SHANKS, « Is It or Isn't It ? King Jehoash Inscription Captivates Archaeological World », *BAR* 29/2, 2003, p. 22,23,69 : « Authentique, le document remettrait en cause l'aptitude des épigraphistes, des philologues et des biblistes à détecter un faux. Inauthentique, elle remettrait en cause l'aptitude des géologues à détecter un faux. » (p. 22). Dernier épisode – et épilogue ? – du feuilleton, le verdict du service officiel des antiquités israéliennes (*Israel's Antiquities Authority*) : les inscriptions de la stèle dite de Joas et du sarcophage de « Jacques frères de Jésus » sont déclarées l'une et l'autre l'œuvre de faussaires (Agence Associated Press, 18 Juin 2003).

<sup>18</sup>. Voir le résumé de sa carrière et de ses convictions présenté en avant propos de son ouvrage *What did the Biblical Writers know*, p. IX-XI. Son itinéraire l'a conduit d'un arrière plan familial fondamentaliste à une forme d'humanisme : « Je me suis converti au judaïsme, au moins pour la forme – bien que je ne sois pas un théiste, je reste un humaniste laïque (*a secular humanist*). Mais la *tradition* [italiques dans le texte] juive me convient à bien des égards. » (p. X). Voir aussi son plaidoyer pour un « humanisme séculier » p. 293-294.



données précitées avec une ténacité impressionnante, non pas en raison d'une foi qu'il n'a pas, mais par seul souci d'honnêteté intellectuelle, accusant les minimalistes d'ignorer les faits. On ajoutera que la foi d'un archéologue ou d'un bibliste ne sont pas une garantie d'exactitude pour les hypothèses qu'ils avancent.

## 6. Foi et preuve

Dans ce débat, il apparaît indispensable de distinguer entre ce que l'on *croit* et ce que l'on peut *prouver*. Cela relève de l'honnêteté intellectuelle. Et cela, évidemment, n'a rien d'incompatible avec la *foi* chrétienne.

La capacité de prouver dépend de l'étendue des données objectives et de la capacité à les interpréter correctement. Entre ce qui est effectivement prouvé et ce qui est objet de foi il n'est pas toujours possible de tracer une ligne de démarcation claire et incontestable. Il serait plus conforme à la réalité d'envisager une sorte d'échelle dont on esquisse ici trois degrés principaux.

Au *premier degré* apparaissent des données, événements ou personnes, incontestablement confirmés par des témoignages fiables et indépendants. Par exemple, la mention des rois d'Israël Omri, Jéhu et autres, sur des documents assyriens confirme leur existence et certaines de leurs actions. La mention de la maison de David sur la stèle de Dan ou d'Israël sur la stèle de Merneptah (XII<sup>e</sup> siècle). La mention d'Omri, Israël, Yahvé, sur la stèle de Mésha (IX<sup>e</sup> siècle).

Au *degré intermédiaire* figurent des données générales qui permettent de situer ou de comprendre les événements rapportés par la Bible dans un cadre historique, social, culturel donné qui leur confère une forme de vraisemblance. Par exemple, les migrations de Mésopotamie vers Canaan (pour les patriarches), la présence de Sémites en Égypte et leur expulsion au XVI<sup>e</sup> siècle comme cadre général de la présence des ancêtres d'Israël en Égypte et de l'exode, l'affaiblissement des empires égyptiens et hittites au X<sup>e</sup> siècle qui permet de situer le développement et l'expansion d'une puissance régionale comme le royaume de David et Salomon<sup>19</sup>. La nature de la confirmation est la suivante : à une époque donnée, les événements rapportés paraissent vraisemblables ; ils ne le seraient

---

<sup>19</sup> Argument développé par Kenneth KITCHEN dans un article récent : « The Controlling role of External Evidence in Assessing the Historical Status of the Israelite United Monarchy » in sous dir., V. Philips LONG *et al.*, *Windows into Old Testament History*, Grand Rapids, Eerdmans, 2002, p. 111-130.

plus à une autre époque. Ce type de confirmation peut s'appliquer soit aux grandes lignes de l'histoire biblique, soit à tel détail particulier.

Au *dernier degré* aucune vérification n'est possible dans l'état actuel de nos connaissances et il n'y a pas lieu d'en être surpris.

## 7. Argument du silence

On veillera ainsi à marquer la distinction entre l'*absence de confirmation* et ce qui pourrait être considéré comme une *preuve contre* le récit biblique. L'ouvrage de Finkelstein tend constamment à confondre les deux et à déduire d'une absence de documentation l'inexistence des faits. Cela est particulièrement évident pour l'importance du royaume de David et de Salomon : puisqu'on n'a rien trouvé de probant à Jérusalem, et si les ouvrages de Guézer, Hatsor et Meguiddo ne sont plus attribués à Salomon, alors l'importance que la Bible accorde à ces rois ne peut être que surfaite<sup>20</sup>.

Les limites de la documentation et les incertitudes de leur interprétation ne permettent pas de tirer des conclusions aussi radicales : « absence de preuve n'est pas preuve de l'absence. »

## 8. Lecture des récits bibliques

Finkelstein et Silberman, comme malheureusement d'autres auteurs, font une lecture très schématique des textes bibliques, opposant par exemple le récit de la conquête en Josué 1 à 12 au récit du partage (Jos 13-18) et au début du livre des Juges qui mentionnent les limites de l'installation des Israélites en Canaan. « En flagrante contradiction avec cette proclamation de victoire totale, le livre de Josué rapporte que de larges portions de territoires, à l'intérieur même de Canaan, situées en dehors de zones distribuées aux tribus, restent à conquérir. » (p. 121) « Le livre des Juges va encore plus loin, puisqu'il énumère d'importantes enclaves cananéennes dans les territoires de plus de la moitié des tribus. » (*ibid.*) Ce qui est interprété ici comme une marque d'incohérence des différents éléments du récit biblique, n'est-il pas au contraire une marque de sa

---

<sup>20</sup>. Les conclusions de FINKELSTEIN sur la taille de Jérusalem à l'époque de David et Salomon (un simple village) sont contestées par Margreet STEINER, « Jerusalem in the Tenth and Seventh Centuries BCE : From Administrative Town to Commercial City » in sous dir., Amihai MAZAR, *Studies in the Archeology of the Iron Age in Israel and Jordan*, JSOT Supp. 331, Sheffield, Academic Press, 2001, p. 280-288. Sur la base de l'étude des matériaux archéologiques, elle conclut qu'aux X<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles Jérusalem était un centre administratif au moins d'importance régionale.

concordance avec les faits ? N'y a-t-il pas une différence inévitable entre une campagne rapide de destructions sur le territoire de Canaan et la capacité à s'implanter durablement sur le territoire ? Lorsque sont prises en compte toutes les données du récit biblique en ses différentes parties, il apparaît et réaliste et cohérent.

## 9. Conclusion

Dans la conclusion de leur ouvrage, qu'ils nomment épilogue, les auteurs tentent d'expliquer que la véritable pertinence de la Bible ne dépend pas de l'exactitude de tel fait rapporté, mais de sa capacité à énoncer des thèmes éternels et fondamentaux :

« La libération d'un peuple, la résistance permanente à l'oppression, la quête de l'égalité sociale, etc. Elle [la Bible] exprime avec éloquence la sensation profonde de posséder une origine, des expériences et une destinée communes nécessaires à la survie de toute communauté humaine. » (p. 358)

Et ils s'émerveillent

« Que des sociétés aussi réduites et isolées, relativement pauvres, comme l'étaient le royaume de Juda de la monarchie tardive et le Yehoud postexilique aient été capables de produire les grandes lignes de cette épopée éternelle. » (p. 359)

On a déjà dit ce que l'on pensait de cette déconnexion entre le récit et les faits. On peut se demander aussi s'il n'est pas un peu facile de s'émerveiller ainsi de l'in vraisemblance de la thèse que l'on vient de soutenir, faisant d'un défaut logique une éminente vertu spirituelle ! Mais au delà de ces critiques, n'est-il pas légitime de reporter sur l'ensemble de la Bible l'émerveillement de nos auteurs ?

Même si le royaume de David et de Salomon a eu plus d'ampleur que Finkelstein ne le concède, il reste une puissance régionale modeste, sans commune mesure avec les grands empires d'Égypte et de Mésopotamie, et sa période de floraison est restée très courte, moins d'un siècle. Ce n'est qu'une modeste parenthèse entre les périodes où la Syrie-Palestine n'est que le point de rencontre entre les grands empires au nord-est et au sud-ouest qui luttent pour s'en assurer le contrôle.

Un des traits marquants de la révélation biblique est que le message universel qu'elle transmet soit né et ait été transmis par un peuple de dimensions si modestes qui n'a jamais dominé la scène internationale. Comme si Dieu avait délibérément choisi la discrétion, laissant dans l'histoire des empreintes qui

sollicitent la foi aussi bien de ceux qui transmettent le message que de ceux qui le reçoivent.

Cette pratique se vérifie avec la venue de Jésus-Christ, né dans une modeste province de l'Empire romain, à peine quelques traces écrites chez les auteurs latins de l'époque, mais quelles transformations durables dans la vie de générations de croyants dans le monde entier !

Entre les affirmations trop enthousiastes de *La Bible avait raison* et les dénégations excessives de *La Bible dévoilée*, la « vérité » archéologique oblige à plus de réserve. Pour repérer les empreintes laissées par Dieu dans l'histoire antique, l'archéologie a son rôle à jouer selon les caractéristiques propres à cette discipline. C'est toujours avec prudence que doivent être élaborés les essais toujours révisables et provisoires de synthèse entre Bible et archéologie.

Émile NICOLE